



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

**André Durand présente**

## **“Djoûmane”** (1873)

**nouvelle de Prosper MÉRIMÉE**

(14 pages)

pour laquelle on trouve un résumé

des notes (pages 2-4)

puis un commentaire (page 4)

**Bonne lecture !**

En Algérie, le 21 mai 18.., après trente-sept jours de campagne, le narrateur, un lieutenant français, et son escadron rentrèrent épuisés à Tlemcen. Or on leur annonça qu'ils devaient malheureusement repartir dès la nuit suivante combattre le dissident Sidi-Lala à la frontière du Maroc. Mais, auparavant, ils furent conviés à un repas somptueux où donnèrent une représentation des saltimbanques dirigés par un vieux et étrange sorcier : une petite fille était mordue par un gros serpent dont le sorcier, l'appelant Djoûmane, s'emparait, le remettait dans son panier, tandis que l'enfant était guérie.

Le lendemain, l'escadron, où le lieutenant conversait avec le maréchal des logis Wagner, avait à passer par un gué au-delà duquel Sidi-Lala les défiait. Le lieutenant eut la permission de passer le gué, et d'affronter l'Arabe dans un combat singulier, où il tomba dans la rivière, tandis que l'autre disparaissait. Étant à sa poursuite, le narrateur remarqua une femme qui prenait de l'eau à la rivière, la suivit et déboucha dans une grotte où, dissimulé, il vit se dérouler une étrange cérémonie où le vieux sorcier offrit la petite fille au serpent. Il s'enfuit, se perdit, aboutit dans une chambre où il vit une jeune femme d'une étrange beauté qui se métamorphosa en Wagner. Il se réveillait alors que la troupe était toujours devant le gué.

## Notes

(la pagination est celle de l'édition du Livre de poche, 'Mérimée, nouvelles complètes, tome 2')

Page 303 :

- « "Djoûmane" » : Perle, bijou. Mort d'origine persane utilisé comme prénom féminin

Page 305 :

- « *Tlemcen* » : Occupé par les Français le 30 janvier 1842, Tlemcen était le chef-lieu de la subdivision militaire d'Oran.
- « *buffleterie* » : Partie de l'équipement en cuir qui soutient les armes.
- « *charge* » : Attaque impétueuse d'une troupe sur le terrain.

Page 306 :

- « *médiocrement* » : Peu.
- « *bergère* » : Fauteuil large et profond, à joues pleines, et dont le siège est garni d'un coussin.
- « *moresque* » : Ou « mauresque ». Dont l'architecture est due à l'art des Maures, qui furent les conquérants musulmans de l'Espagne.
- « *patio* » : Cour intérieure à ciel ouvert d'une maison espagnole ou de style espagnol.

Page 307 :

- « *bourmous* » : Ou « burnous ». Grand manteau de laine à capuchon et sans manches, en usage dans les pays du Maghreb.
- « *colback* » : Bonnet à poils en forme de cône tronqué.
- « *marabout* » : « De l'arabe « *mrabeth* » (lié). Religieux (celui qui est lié à Dieu), homme qui vit dans la stricte observance du Koran » (note de Mérimée).

Page 309 :

- « *à la tartare* » : Poisson servi haché et cru.

Page 310 :

- « *Troglodytes* » : Habitants d'excavations naturelles (cavernes, grottes).
- « *cheik* » : Chez les Arabes, homme respecté pour son âge et ses connaissances.
- « *campagne* » : Opération de guerre.
- « *Sidi-Lala* » : Nom construit sur celui de Sidi El-Ala, au complet Sidi El-Ala-ould-Abou-Bekr, héros de l'insurrection de 1864-1869, en Algérie. Si le personnage avait plus de soixante ans au moment où Mérimée rédigea vraisemblablement son texte, l'histoire pourrait se situer vers 1843 (après la reprise de Tlemcen par les Français en 1842. Par ailleurs, Sidi et Lalla signifient en arabe monsieur et madame, maître et dame, saint et sainte.
- « *la Moulaiïa* » : Il existe en Algérie plusieurs rivières nommées Mouilah (de « melah », eau salée), et, près de Tlemcen, une rivière nommée Moulouya.
- « *blockhaus* » : Petit ouvrage militaire défensif, étayé de poutres, de rondins, ou fortifié de béton.
- « *Maghzen* » : Administration du roi du Maroc.
- « *dépêches* » : Communications transmises par voie rapide.

Page 311 :

- « *smala* » : Réunion de tentes abritant la famille, les équipages, d'un chef arabe, qui le suivent dans ses déplacements.
- « *peloton* » : Groupe de soldats en armes, en opération.
- « *maréchal des logis* » : Sous-officier qui était à l'origine chargé du logement des troupes.
- « *cardes de coton* » : Flocons de coton cardé.
- « *en vedette* » : En sentinelles.
- « *tamaris* » : Arbuste méditerranéen.

Page 312 :

- « *djebira* » : Gibecière que les cavaliers portent suspendue au pommeau de la selle.
- « *jeune homme* » : Sid El-Ala n'était pas un jeune homme à l'époque de l'insurrection : il était l'oncle de Si-Hamed-ben-Hamza, chef de la tribu des Oulad-sidi-Cheikh.
- « *découplé* » : Qui a de l'aisance dans les mouvements.
- « *décrocher* » : Faire tomber (langage familier).
- « *fantasia* » : Divertissement équestre de cavaliers arabes qui exécutent au galop des évolutions variées en déchargeant leurs armes et en poussant de grands cris.

Page 313 :

- « *latte* » : Ancien sabre de cavalerie, à longue lame étroite et droite.

Page 314 :

- « *se guinder* » : Se hisser.

Page 315 :

- « *labyrinthe* » : Réseau compliqué de chemins tortueux, de galeries dont on a peine à sortir.
- « *psalmodie* » : Déclamation ou chant monotone.
- « *Eurydice* » : Fuyant devant Aristée, un berger amoureux d'elle, Eurydice, épouse d'Orphée, fut mordue par un serpent et en mourut.

Page 316 :

- « *kabyle* » : Autre langue parlée en Algérie.
- « *mômeries* » : Pratiques non considérées comme ridicules ou insincères.

Page 318 :

- « *narguileh* » : Habituellement narguilé. Pipe orientale, à long tuyau communiquant avec un flacon d'eau aromatisée que la fumée traverse avant d'arriver à la bouche du fumeur.
- « *cassolette* » : Réchaud au couvercle ajouré dans lequel on fait brûler des parfums.
- « *à pas de loup* » : En marchant avec précaution ; en tapinois.
- « *marqueterie* » : Assemblage décoratif de pièces de bois précieux (ou d'écaille, d'ivoire, de nacre, de métal).
- « *vermeil* » : Argent doré recouvert d'une dorure d'un ton chaud tirant sur le rouge.
- « *boudoir* » : Petit salon élégant de dame.
- « *ambre jaune* » : Résine fossilisée, d'origine végétale, dure et transparente, qui a la propriété de s'électriser par frottement.
- « *Longue comme un manteau de roi* » : On ne connaît pas l'origine de ce vers. Or il est dans le contexte d'autant plus inattendu que l'aile du corbeau est tout à la fois convenue et saugrenue.
- « *gorge* » : Poitrine, seins.
- « *soutachée* » : Ornée de galons, de ganses.
- « *babouche* » : Pantoufle de cuir sans quartier ni talon, servant de chaussure dans les pays d'Orient.

Page 319 :

- « *étiquette* » : Formes cérémonieuses entre particuliers.
- « *les parfums de l'Arabie* » : Il existe un lien intime et immémorial entre les Arabes et les parfums qui étaient d'abord utilisés lors de rites religieux et funéraires, avant d'être utilisés dans l'art médical et pour séduire. Le parfum en arabe se dit « *tîb* », ce qui signifie à la fois la meilleure partie de toute chose et l'odeur la plus douce, ou « *itr* ». En matière de parfums, les savants arabes distinguent les produits de base : musc, camphre, rose... et les parfums composés, tels la « *ghaliya* », le « *nadd* », la « *barmakiya* ». Le premier à avoir décrit les parfums de l'Arabie fut le Grec Hérodote : « De l'Arabie entière exhale une odeur divinement suave. » Alexandre, roi de Macédoine, et Auguste, empereur de Rome, tentèrent de conquérir cette terre de parfums pour que brûlent en abondance encens et myrrhe sur les autels. Le Prophète consacra l'usage du parfum dans le fameux hadith : « J'ai été doué de

l'amour de trois choses de votre monde : le parfum, les femmes et la prière où fut déposée la paix de mes yeux.» Et certes il aimait se parfumer, décrétant que le parfum offert ne doit pas être refusé.

- «*filigrane*» : Ouvrage fait de fils de métal (argent, or), de fils de verre, entrelacés et soudés.
- «*Roumi*» : Romain, c'est-à-dire chrétien, dans l'arabe de l'Afrique du Nord.
- «*Tuer le ver*» : Prendre le matin un verre de vin blanc ou un petit verre d'alcool ; ici, en fait, le café chaud.
- «*pioncé*» : Dormi (langue familière).

## Commentaire

Il est assez vain d'évoquer à propos de cette nouvelle les passages de ses lettres où Mérimée parla de l'Algérie et du voyage dont il avait longuement caressé le projet en 1847, et qu'il ne fit pas. S'il faut à tout prix des sources, retenons qu'il se montra curieux de lire, en 1859, les livres longtemps classiques et toujours intéressants du général Daumas. Il put trouver dans *"La Grande Kabylie"*, *"Les chevaux du Sahara"* et *"Le Grand Désert"* tel ou tel trait de *"Djoûmane"*.

Si sa correspondance nous renseigne abondamment sur la composition de *"La chambre bleue"* et de *"Lokis"*, elle est muette sur *"Djoûmane"*. Tout au plus pouvons-nous supposer qu'il parlait d'elle, lorsque, dans une lettre du 10 février 1870, il révéla à Jenny Dacquin : «*J'écris pour moi et peut-être pour vous une petite histoire où il est fort question d'amour*». La nouvelle aurait été commencée le mois précédent à Fontainebleau et terminée à Paris fin mars, lorsqu'il demanda à Charles-Edmond Choïecki un renseignement pour combler une lacune : «*Soyez assez bon pour me dire comment on nomme un gué en arabe. Ne sachant que faire et toujours bien souffrant, je me suis mis à écrire une petite histoire, à laquelle il ne manque plus que le titre. Le gué de... Savez-vous une rivière en Algérie qui ait un gué? Ou ce qui revient au même pour moi, faites-moi un nom de rivière et un nom de gué.*» (lettre du 21 mars 1870). Et le 7 avril à Jenny Dacquin : «*Quant à l'histoire dont je vous ai parlé, je la réserve pour mes oeuvres posthumes. Cependant, si vous voulez la lire en manuscrit, vous pourrez avoir ce plaisir, qui durera un quart d'heure.*»

L'Algérie intéressait Mérimée depuis longtemps. En 1844, il projeta d'y faire un voyage, et commença à apprendre l'arabe. Pendant les années qui précédèrent la rédaction, il suivit dans les journaux les événements qui se produisaient dans ce pays, ce qui l'aida à donner à sa nouvelle un arrière-plan conforme à la réalité.

Mais cette réalité n'avait qu'une importance secondaire. L'essentiel était, procédé simpliste qui permet de présenter un enchaînement de faits qu'aucune logique réaliste ne relie plus, la mise en récit d'un rêve savamment organisé et composé, le premier tiers de la nouvelle servant à le mettre en scène (le tour de saltimbanque qui paraît au narrateur doublé de sorcellerie ou de religion primitive, la petite fille qu'il dote d'un certain érotisme), tandis qu'il occupe le reste du texte. En supposant que la nouvelle avait à son origine un rêve de l'auteur, certains critiques en présentèrent une interprétation freudienne : l'attirance réprouvée et sublimée pour une petite fille pré-pubère !

Ainsi, le récit est toujours présenté comme vrai, authentique, même, et peut-être surtout, quand grâce à un artifice, le narrateur le dément en signalant qu'il s'agissait d'un rêve. Le lecteur aurait pu prendre pour vraie l'histoire de *"Djoûmane"* ; heureusement, le narrateur vigilant se réveille pour dire qu'il rêvait.

Dans *"Djoûmane"*, le décrochage entre ce qui est présenté comme réel et ce qui est dit être le rêve peut à peu près se situer dans le texte. Après avoir assisté à une fantasia, près du gué, le narrateur s'endort et encombre son récit du verbe «sembler». À son réveil, toujours près du gué, ce qui lui a semblé être cet énorme serpent reprend des proportions étriquées ou métaphoriques : «*Est-ce que nous ne tuons pas le ver, mon lieutenant?...*»

Le manuscrit fut donné par l'auteur à Paul Dalloz, directeur du *"Moniteur universel"*. Était-ce simple don d'amitié, ou pour qu'il le publiât? On observe seulement que la collaboration de Mérimée au *"Moniteur"* se borna à des études et à des comptes rendus.

Paul Dalloz publia la nouvelle dans son journal les 9, 10 et 12 janvier 1873.

La même année, elle parut en volume dans le recueil *"Dernières nouvelles"*.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !